



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

- Quoi de nouveau, mon brave Coco? demanda le jeune dominicain.
 — Révérence, répondit l'alguazil en hésitant, le gouverneur de Séville...
 — Comparaitra dans deux jours devant le tribunal, dit José; je le sais, après?
 — Je serai de garde à la porte de son cachot, dit Coco.
 — Oh! s'écria Dolores avec anxiété, vous pourriez donc?...
 — Je ne serai pas seul, répondit Coco comprenant sa pensée.
 — Eh bien! pensa Dolores, puisque personne ne peut rien pour lui, c'est à moi seule de le sauver.

Jean d'Avila se leva pour sortir.

- Dolores, dit Estevan à voix basse, je mourrai ou je sauverai votre père
 — Soyez béni, Estevan! répondit-elle.
 — Ma fille, dit à son tour Jean d'Avila, soyez prudente, comptez sur vos amis, et ne sortez sous aucun prétexte.

Dolores baissa la tête sans répondre, car elle ne voulait ni mentir, ni rien promettre. Ses yeux ne quittèrent ceux d'Estevan que lorsque la porte de la rue se fut refermée sur lui.

Estevan, José et l'apôtre s'éloignèrent ensemble. José les accompagna jusqu'au pont de Triana; là il se sépara d'eux.

Coco les avait suivis à quelque distance.

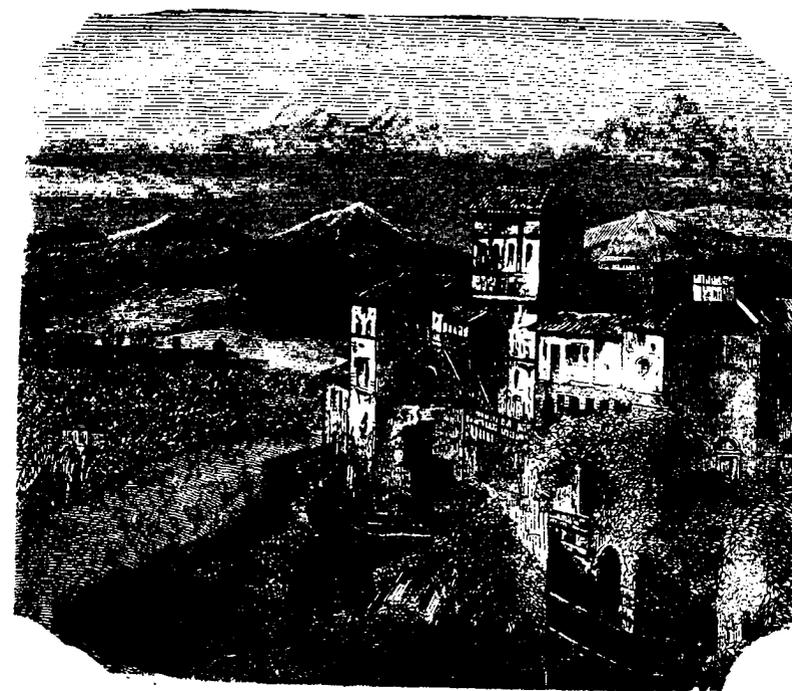
José se retourna et se rapprocha de l'alguazil.

— Coco, lui dit-il, surveille avec soin toutes les démarches de don Estevan de Vargas, et quelles qu'elles soient, viens m'en avertir sur l'heure.

— Révérence... répondit Coco en hésitant, c'est pour son bien, sans doute, que vous le voulez ainsi? Un ami de l'apôtre...

— Sois tranquille, mon pauvre Coco; ai-je jamais fait de mal à personne, dis?

— Oh! vous êtes bon comme les anges de Dieu, répondit l'alguazil; je ferai tout ce que voudra Votre Révérence.



XXI

LE PUERTO DE DESPENAPERROS

Le soleil venait de se lever; ses premiers rayons d'un jaune pâle, mélangé de rose, diapraient de reflets chatoyants la brume légère qui couvrait encore les cimes de la Sierra-Morena; on eût dit des milliers de paillettes brillantes jetées sur un voile de gaze blanche.

Deux voyageurs suivaient lentement un chemin aride coupé dans le flanc des montagnes, si étroit quelquefois, qu'à peine il semblait possible qu'un chamois pût y poser ses pieds, et le plus souvent surplombant d'affreux précipices dont la profondeur béante donnait le vertige. Ça et là, quelques pins rabougris mariaient leur triste verdure à la teinte granitique des rochers; ou bien, par un bizarre contraste, un églantier sauvage s'élevait, tout couvert de roses fleuries, sur la pente ardue des précipices dont l'œil n'osait mesurer la vertigineuse profondeur. Les voyageurs étaient en ce moment parvenus à une des plus hautes cimes de la Sierra-Morena.

Ils se tournèrent alors du côté de l'Orient, et le soleil éclaira en plein leurs visages.



Le plus âgé des deux n'avait guère plus de trente ans; mais son front était si grave, si empreint de cette douce austérité qui brilla sur le visage de l'Homme-Dieu, qu'on aurait pu, au premier aspect, le croire déjà arrivé à la pleine maturité de l'âge.

En le regardant avec attention, on voyait que les veilles laborieuses, le renoncement aux choses de la terre et l'habitude de la méditation avaient seuls marqué d'un sceau particulier de profondeur et de sagesse la physionomie de cet homme, qui portait l'humble habit de franciscain.

L'autre voyageur, beaucoup plus jeune, il avait au plus vingt ans, offrait avec son compagnon un contraste d'autant plus remarquable, que, différents de physionomie, de mœurs et de caractère, ces deux hommes se touchaient cependant par un point unique qui rapprochera constamment les hommes, même les plus divisés d'opinions et de pensées : ils avaient une égale loyauté de caractère. En outre, ils professaient la même doctrine, et si les inclinations de l'un penchaient souvent d'un côté contraire à celles de l'autre, au moins agissaient-ils toujours dans le même but et pour la même cause.

Ils venaient de gravir le *puerto* de Despenaperros, une des crêtes les plus élevées de cette haute et inaccessible Cordillère appelée la *Sierra-Morena*.

Fatigués l'un et l'autre, ils s'assirent.

Après s'être reposés quelques instants, sentant leur respiration plus libre et leur courage leur revenir avec la force, ils jetèrent simultanément autour d'eux ce regard profondément investigateur du philosophe, qui, au milieu des merveilles de la création, cherche constamment la cause dans les effets, et, en admirant les œuvres de Dieu, voit, pour ainsi dire, Dieu lui-même : tant les perceptions de l'âme, qui seules nous font communiquer avec l'Esprit, deviennent alors vives et lucides.

Derrière eux, la *Sierra-Morena* proprement dite dressait sa tête orgueilleuse, blanche de la neige de tous les siècles.

Devant eux, s'étendaient les plaines désolées de la Manche; un peu à gauche, en arrière, la voluptueuse Andalousie étalait, par un orgueilleux contraste, ses champs d'oliviers, ses vignes verdoyantes et ses citronniers fleuris.

Plus loin, à droite, c'était la *Sierra-Nevada*, la *Sierra-Elvira* et les *Alpuxarras*, continuant cette chaîne de montagnes inaccessibles qui enveloppent les deux Castilles comme dans une immense barrière de granit.

Puis enfin, franchissant par la pensée le long espace qui les en séparait encore, ils crurent voir les Castilles, ce *sanctum* de l'Espagne, jamais conquis par les étrangers; les Castilles aux aspects bizarres et variés, où serpentent le Tage aux flots jaunes et le Mançanarès argenté.

De ce lieu élevé, les voyageurs dominaient l'Espagne tout entière..... En considérant ce riche et beau pays, une pensée amère se mêlait à leur admiration... Là-bas, sous leurs pieds, dans ces plaines fertiles parées par la main de Dieu, un pouvoir inique et brutal enlevait aux hommes la libre jouissance des biens de la terre et d'eux-mêmes, ce bonheur qui est un droit de la vie.

— Voilà le but de notre voyage, dit tout à coup le religieux en étendant la main à l'horizon, vers un point où la pensée seule pouvait atteindre, car il était perdu dans l'espace.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria douloureusement le jeune laïque, arriverons-nous assez tôt?... Et, surtout, parviendrons-nous à toucher le cœur du roi ?

— Ayez confiance, répondit le religieux; pourquoi vous tourmenter à l'avance d'une chose incertaine ? L'impétuosité nuit toujours au succès des en-

treprises; avec le calme seul on arrive à tout. Le grand secret de la vie, c'est de savoir attendre, et ne pas faire de l'avenir incertain un tourment positif pour le présent. L'âme se fatigue et s'énerve dans ces appréhensions continues, ces inquiétudes prématurées. L'homme fort attend de pied ferme les événements sans les redouter; il passe souvent pour insensible, tandis qu'il est seulement courageux.

— O mon père ! dit le jeune homme avec amertume, on voit bien que nul souci n'arrive jusqu'à vous, et qu'en renonçant aux joies terrestres vous avez aussi renoncé aux misères de l'humanité; que vous vous êtes isolé dans votre règle religieuse comme dans un désert, et que, ne vivant plus de la vie commune, vous n'en pouvez comprendre les douleurs.

— Enfant ! reprit doucement le franciscain, pensez-vous que l'apostolat soit une mission d'égoïsme et de dureté ? N'est-ce pas pour entrer plus avant par l'esprit dans les misères de l'homme, que nous avons embrassé des misères volontaires ? Malheur à celui qui comprend autrement la mission de prêtre, à celui qui, de l'autorité évangélique, fait une puissance temporelle qu'il exploite au profit de ses propres passions, au lieu de l'employer au bien-être et à la consolation de tous ! L'apostolat n'a pas d'autre but. Celui qui en use autrement méconnaît les devoirs de son ministère. Quelle doit être notre vie en effet ? Être toujours prêts à verser notre sang pour nos frères, à les secourir, à les consoler dans leurs adversités, à leur rendre la vie plus douce en leur en faisant espérer une meilleure. Croyez-vous, mon fils, que celui qui renonce aux douceurs de la famille particulière pour se vouer au bonheur de la grande famille humaine soit un égoïste ou un lâche ? Non, non, ne le pensez pas : le dévouement est une vertu qui vient de Dieu, et Dieu seul en donne la force !

— O mon père ! reprit le jeune homme, pardonnez-moi ; je suis ingrat et injuste ; je vous dois tout et je vous outrage ! la douleur égare ma raison. Vous êtes une exception sublime. Mais, dites-moi, poursuivit-il avec cet amer scepticisme que donnent parfois les grandes infortunes, où sont les descendants des apôtres ? J'ai beau chercher autour de moi, dans toute l'Espagne qui fourmille de moines, je ne vois que des mendiants serviles ou de lâches oppresseurs.

— Mon fils, répondit le franciscain d'une voix sévère, vous êtes trop jeune et trop peu expérimenté pour juger ainsi d'une manière absolue. Je reconnais avec vous les abus de l'Église d'Espagne ; je pleure tous les jours sur les maux qui en résultent ; je lutte contre eux de toutes mes forces ; mais lorsque, rentrant en moi-même, je me prosterne aux pieds de l'Éternel en lui offrant mes combats, mes prières et mes pleurs, je me dis parfois avec douleur, mais avec résignation : « Cela est peut-être dans les desseins de Dieu. »

— Non, non, cela ne peut pas être, s'écria impétueusement le jeune homme, Dieu est grand et magnanime ; Dieu, dont l'essence divine se compose d'amour, peut-il permettre qu'on opprime en son nom ceux à qui il a donné une âme immortelle, étincelle de lui-même ?

— Mon fils, dit le religieux assez embarrassé de cette question, mais trop ferme dans sa foi pour chercher à approfondir les mystères que sa raison ne pouvait comprendre ; mon fils, il y a une chose bien certaine, c'est que Dieu a créé l'homme pour le bonheur et que le bonheur est dans la perfection. Nous tendons incessamment vers ce but unique : peut-être n'y arrive-t-on que par la douleur ; peut-être les générations qui suivront ont-elles besoin du sang et des larmes de leurs pères comme nous avons eu besoin du sang de Jésus-

A l'époque où se passait cette histoire, ce chemin était beaucoup plus rude ; mais le courage ne manquait pas à nos voyageurs.

Ils se remirent donc en route, et, tantôt sur leurs mules, tantôt à pied, descendirent la montagne pour gagner la Caroline, où ils arrivèrent le même soir.

Dans ces deux voyageurs, nos lecteurs ont sans doute reconnu Estévar Vargas et Jean d'Avila.

XXII

LE TRIBUNAL

C'était un jour triste et lugubre, un jour de séance inquisitoriale. La grande salle du tribunal venait d'être ouverte.

Cette salle était un vaste carré long tendu de noir.

Vers le fond, s'étendait d'un côté à l'autre une table demi-circulaire. Derrière cette table, couverte dans toute sa longueur d'une épaisse flanelle noire, on voyait un fauteuil de velours noir, surmonté d'un dais de la même étoffe.

C'était le siège du président ou grand inquisiteur.

Au-dessus du dais pendait, adossé au mur, un grand crucifix d'ivoire sur un fond noir. Deux autres sièges, de la même couleur que le dais, s'élevaient aux deux côtés du fauteuil du président ; ils étaient destinés aux inquisiteurs conseillers qui composaient le tribunal.

Sur la table, à droite, était une sonnette ; du côté opposé, un grand livre d'évangiles tout ouvert, et, au milieu, devant le président, un carré de papier blanc sur lequel il inscrivait ses notes particulières.

En face du Christ, en dehors de la table, s'élevait un banc, ou plutôt un bâton triangulaire porté sur quatre pieds en équerre, qui servait de siège aux prévenus.

Enfin, à la droite du président, aussi en dehors de la table, se tenaient les sbires et quatre hommes masqués, vêtus d'une longue robe de treillis noir, la tête couverte d'un capuchon de la même étoffe percé aux endroits des yeux, du nez et de la bouche, quatre hommes d'un aspect effrayant ; puis, à gauche, deux greffiers, assis devant une petite table, écrivaient sous la dictée du président, ou, selon ses ordres, sous celle des témoins.

Pierre Arbues, revêtu de son grand costume de moine, paré de la croix blanche qui brille sur la poitrine des enfants de saint Dominique, Pierre Arbues, assis sur le siège présidial, promenait autour de lui un regard sinistre.

Ses deux assesseurs, indifférents aux orages qui grondaient dans l'âme de cet homme farouche, mais animés du même esprit de domination, attendaient dans un recueillement hypocrite la venue de l'accusé. Nulle émotion intérieure ne perçait leur masque d'airain ; ils ignoraient les combats et les incertitudes du juge, partagé entre l'obligation de punir un coupable et la crainte de frapper un innocent.

Leurs arrêts étaient dictés à l'avance. Frapper, frapper sans relâche, telle était leur devise ; ils ne redoutaient que d'absoudre, et n'absolvaient jamais volontairement.

Vers le fond de la salle se tenaient des moines de différents ordres, témoins ordinaires de ces solennités, et quelques grands d'Espagne dévoués à l'inquisition, que Pierre Arbues avait invités par billets : car ce n'était pas un accusé vulgaire qui allait paraître sur la sellette, c'était un noble et puissant seigneur, un bon catholique accusé d'hérésie, que ses pairs allaient peut-être voir condamner sans oser élever un seul mot pour sa défense.

Un silence effrayant régnait dans cette lugubre assemblée : on eût dit un convoi funèbre grimé pour des funérailles, tant ces visages divers portaient une empreinte uniforme de tristesse et de mort.

Mais bientôt un léger mouvement presque imperceptible se fit dans cette morne assemblée ; les regards se dirigèrent lentement vers la porte ; l'accusé, mené par deux sbires, venait d'entrer dans la salle.

C'était un homme grand et pâle, d'une cinquantaine d'années environ. Ses cheveux, d'un noir très foncé, mais dont plus de la moitié avait déjà blanchi, encadraient un front vaste où siégeait la loyauté plutôt que le génie ; son œil franc et ouvert avait l'expression loyale et chevaleresque d'un véritable fils de la Castille, et une grande résignation religieuse, caractère distinctif des chrétiens d'Espagne, tempérant l'expression d'amertume et de chagrin qui voilait la physionomie de cet homme. Il était, en outre, faible et amaigri par un séjour de plus de deux mois dans les cachots de l'inquisition.

Il s'avança à pas lents au milieu de ses gardes, et arrivé en face du président, il chercha autour de lui un siège pour se reposer ; mais n'apercevant que cette espèce de *perchoir* triangulaire où le tribunal faisait asseoir ses victimes, un léger sourire amer et sarcastique entr'ouvrit ses lèvres flétries. Il s'assit comme il le put sur ce siège bizarre d'inquisitoriale invention.

Puis, relevant la tête sans bravade, mais avec une incroyable dignité, il fixa sur Pierre Arbues un regard clair et perçant qui eût fait baisser les yeux à tout autre qu'à un inquisiteur.

Pierre Arbues le soutint sans changer de visage, et s'adressant au prévenu : — Accusé, dit-il, levez-vous, et jurez sur l'Évangile de dire la vérité.

Le prévenu se releva lentement, s'approcha de la table, et posant la main sur le livre saint, il dit d'une voix ferme et vibrante :

— Je jure au nom de Jésus-Christ et sur son saint Évangile de dire la vérité tout entière.

— Maintenant, votre nom ? poursuivit l'inquisiteur.

— Paul-Joachim-Manuel Argoso, comte de Cevallos, grand d'Espagne de deuxième classe, et gouverneur de la cité de Séville par la volonté de notre bien-aimé roi don Carlos cinquième.

— Passez vos titres, fit l'inquisiteur, ils ne vous appartiennent plus.

¹ Lorsque les accusés comparaissaient devant le tribunal de l'inquisition, ce n'était pas sur une sellette qu'il leur était permis de s'asseoir, mais sur le tranchant d'un bâton triangulaire appuyé sur deux XX, appelé *potro*. Souvent, lorsqu'un accusé se refusait à faire les aveux qu'on exigeait de lui, on le tenait assis on à genoux deux et même trois heures sur le tranchant du *potro*. N'était-ce pas là une torture préparatoire ? Je dis préparatoire, parce que les inquisiteurs avaient mieux que cela.

² Toute personne arrêtée par ordre du saint office perdait, par ce seul fait, tous ses titres et dignités ainsi que ses droits civils, et ne les recouvrait qu'après avoir obtenu l'absolution définitive.

Manuel Argoso ne répondit pas ; mais sa lèvre inférieure se releva dédaigneusement : le pur sang de Castille s'était révolté en lui.

— Votre âge ? demanda le président.

— Cinquante ans, répondit le gouverneur.

— Manuel Argoso, poursuivit Pierre Arbues d'une voix lente, métallique, impitoyable ; Manuel Argoso, vous êtes accusé d'avoir reçu chez vous un jeune homme issu d'une race hérétique : un jeune homme qui professe des sentiments opposés aux doctrines de la sainte Eglise catholique romaine, et de ne l'avoir pas dénoncé.

— Monseigneur, je ne sais ce que vous voulez dire, répondit gravement Manuel Argoso.

— Ne pas dénoncer l'hérésie, c'est encourager l'hérésie, poursuivit l'inquisiteur. Vous n'avez pu ignorer qu'Estevan de Vargas, descendant d'une famille mauresque, est loin d'être un pur catholique, et non-seulement vous l'avez reçu chez vous, mais vous lui avez fiancé votre fille unique.

À ce mot, un soupir douloureux souleva la poitrine du malheureux gouverneur, et on vit une larme glisser le long de sa joue pâle ; mais se remettant aussitôt :

— Monseigneur, répondit-il, le jeune Estevan de Vargas descend d'un de ces nobles chevaliers abencérages qui se soumièrent volontairement à la religion de Jésus-Christ et se reconnurent sujets du roi Ferdinand d'Aragon et de la grande Isabelle, notre glorieuse souveraine¹. Ces chevaliers reçurent de nos rois les mêmes privilèges dont jouissent les seigneurs castillans ; pourquoi leur dénierions-nous aujourd'hui un droit qui leur est légitimement acquis depuis le siècle dernier ?

— Celui qui obtient un droit s'engage à un devoir, observa l'inquisiteur, et, dès qu'il manque à ce devoir, son droit devient nul. Don Estevan de Vargas, professant des doctrines contraires aux saints canons de l'Eglise, perd sa sauvegarde de bon catholique ; il est entaché d'hérésie, et quiconque fait alliance avec lui est réputé hérétique et passible des peines attachées à ce crime.

— Monseigneur, dit gravement Argoso, je vous jure sur l'honneur que jamais don Estevan de Vargas n'a prononcé devant moi un mot qui ne fût d'un pieux chrétien et d'un loyal chevalier ; comment donc serais-je complice d'un crime qui n'existe pas ?

— Il nie ! dit l'inquisiteur d'un air de compassion en se tournant vers ses conseillers comme pour les consulter du regard.

Les conseillers firent un geste d'horreur en levant les yeux au ciel d'un air hypocrite.

Cette pantomime leur était familière, et remplaçait chez eux la rectitude du jugement et la logique de la parole que nul d'entre eux n'avait en partage.

Les greffiers écrivaient les questions et les réponses.

Pierre Arbues semblait réfléchir.

Il se fit un long moment de silence pendant lequel cette âme impétueuse et

ce qui arrivait très-rarement. Ainsi, le premier effet de la persécution inquisitoriale était la ruine, le déshonneur des familles ! Et les inquisiteurs s'appelaient les défenseurs de la foi catholique!!!

¹ Don Estevan de Vargas était en effet issu d'une famille mauresque appartenant à la tribu de *Venegas*, mot dont on a fait *Vargas*. Le père de don Estevan fut nommé membre du conseil de Castille par Philippe I^{er}, en 1506. Don Estevan avait un frère inquisiteur nommé don Pedro de Vargas de la Santa-Cruz, qui fut son plus cruel persécuteur. Don Estevan n'échappa à l'inquisition qu'en quittant l'Espagne.

passionnée s'était profondément recueillie en elle-même pour retrouver ces intonations doucereuses, ce regard béat et attendri, ces paroles pleines d'une douceur évangélique, seul langage usité parmi les inquisiteurs, et dont nul d'entre eux ne s'écartait jamais sous aucun prétexte et dans aucune circonstance, soit que cela fût un des statuts de leur règle¹, soit que cette douceur hypocrite ne fût qu'un raffinement de cruauté ; car vainement voudrait-on se persuader qu'ils faisaient le mal avec conviction, et que cette mansuétude étudiée, unie à tant de barbarie, était le résultat de leur zèle pour la religion et d'une tendre pitié pour les victimes qu'ils se croyaient obligés de torturer ainsi.

La dissolution de leurs mœurs répond victorieusement à toutes les apolo-



Entrée de la grande salle du Tribunal.

gies qu'on pourrait entreprendre à ce sujet. L'entière pureté du cœur est la seule garantie de sa bonté.

¹ Voici ce qu'on lit en note dans la page 100 de l'*Ultramontanisme*, de M. Edgard Quinet, première édition in-8°, page 282. « Manière de donner la corde au prévenu qui refuse de répondre, ou ne veut pas répondre avec précision (précisamente).

« Souvent il arrive que le prévenu ne veut pas répondre avec précision, mais il le fait en termes évasifs : Je ne sais, je ne m'en souviens pas, cela peut être, je ne crois pas, je ne dois pas être coupable de ce délit. Il doit répondre en paroles claires, précises. J'ai dit, je n'ai pas dit ; j'ai fait, je n'ai pas fait. Dans ces cas, il est nécessaire de venir contre lui au rigoureux examen (la torture), pour tirer de lui une réponse absolue, précise, satisfaisante, suffisante. Mais, d'abord, il convient de lui faire les admonitions dues, après cela le menacer de la corde. Et le notaire enregistrera les admonitions et menaces. La formule est la suivante... Bénéignement averti, *benigne monitus*. »

Enfin, regardant le gouverneur de Séville d'un air de componction :

— Mon fils, lui dit Pierre Arbues, vous me voyez sincèrement affligé de l'obstination que l'ennemi du bien a mise en vous. Je vous ai aimé en Dieu, et, dans mon zèle pour la sainte cause de l'Église et mon amitié sincère pour votre personne, je prie le Seigneur qu'il vous envoie l'esprit de repentir et de pénitence, afin que, reconnaissant vos fautes, vous en fassiez abjuration solennelle et que vous retourniez dans la voie droite qui conduit au ciel.

— Mon père, répondit Manuel Argoso d'un air calme, Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu une seule pensée qui fût contraire aux lois de son saint Évangile, et que je l'ai toujours servi avec amour et confiance.

— Mais vous avouez que vous avez eu des relations avec un Mauresque, ajouta insidieusement l'inquisiteur.

— Don Estevan de Vargas n'est pas un Mauresque, répondit le gouverneur; il est aussi bon catholique que vous et moi, monseigneur.

— Dieu du ciel ! s'écria l'inquisiteur, l'esprit malin l'a aveuglé et il insulte à notre sainte religion.

— Monseigneur, objectâ tout bas un des conseillers, il avoue ses relations avec don Estevan de Vargas.

Pierre Arbues fit un mouvement de tête qui voulait dire : « Bien, je me servirai de cela. »

— Mon frère, poursuivit-il en s'adressant à l'accusé, niez-vous aussi que vous ayez élevé votre fille dans des sentiments contraires au véritable esprit de la religion catholique, et qu'elle se soit déçue de ces études pernicieuses qui nous viennent du Nord et qu'on appelle philosophie ?

— Je le nie, répondit le gouverneur,

— Pouvez-vous le prouver ? demanda l'inquisiteur.

Manuel Argoso se tourna vers l'assemblée qui occupait la partie inférieure de la salle, et, avisant plusieurs gentilshommes qui, au temps de sa faveur, fréquentaient habituellement sa maison :

— Messeigneurs, s'écria-t-il, lequel de vous viendra rendre témoignage de la vérité, et affirmer que ni Manuel Argoso ni ma fille, la noble Dolores, n'ont jamais pratiqué d'autres maximes que celles de l'Évangile ; vous sâvez tous cela, messeigneurs, car mon âme vous était ouverte comme ma maison.

Le gouverneur attendit vainement une réponse ; toutes les bouches restèrent muettes, et, les yeux baissés vers la terre, chacun craignait de laisser voir la moindre nuance d'attendrissement ou de pitié.

Manuel Argoso laissa retomber ses deux bras le long de son corps avec une expression de découragement impossible à dépeindre ; puis, se retournant vivement vers l'inquisiteur et comme éclairé par une inspiration soudaine :

— Monseigneur, s'écria-t-il, j'en appelle à vous-même ; vous veniez tous les jours dans ma maison, et en votre double qualité d'ami et de ministre de Dieu, vous devez mieux que personne connaître mes vrais sentiments et surtout ceux de ma fille.

— Je n'étais pas son confesseur, répondit le dominicain d'une voix glaciale.

— O monseigneur ! fit Manuel Argoso d'un ton à attendrir un rocher ; monseigneur, Dolores est donc aussi accusée d'hérésie ? Dolores est donc prisonnière comme moi ?

— Il n'est pas question de votre fille en ce moment, répondit l'inquisiteur qui voulait à dessein prolonger les incertitudes de ce malheureux père ; c'est

vous qui êtes accusé, Manuel Argoso ; avouez votre crime, si vous voulez mériter le pardon du ciel et celui de la sainte Église.

Le gouverneur ne répondit pas ; son œil avide et fiévreux interrogeait celui de Pierre Arbues ; il cherchait à deviner sur ses traits le sort qu'il réservait à sa fille ; mais ce fut en vain, la physionomie de l'inquisiteur ne trahit rien qu'une effroyable dureté de cœur incrustée dans une auréole de douceur hypocrite.

— Ma fille ! qu'avez-vous fait de ma fille ? s'écria le gouverneur en joignant ses mains suppliantes ; répondez-moi, monseigneur, je vous en conjure ; dites-moi que rien ne la menace, et je pourrai tout endurer.

— Manuel Argoso, dit l'inquisiteur d'une voix lente et douceuse, ce n'est pas le moment de vous occuper d'affections terrestres : songez à Dieu et à votre salut, et laissez à la Providence le soin de veiller sur ceux qui vous sont chers.

Malgré la douceur affectée de ses paroles, le visage de l'inquisiteur exprimait une volonté inflexible. Le père de Dolores comprit qu'il n'y avait rien à espérer de cette âme de bronze ; il courba la tête sur sa poitrine, et, se résignant avec un héroïsme digne des premiers martyrs :

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! pensa-t-il, et il garda le silence.

— Mon frère, lui dit l'inquisiteur de sa voix la plus douce, avouez du moins que vous avez été tenté par l'esprit malin. Faibles créatures que nous sommes, nous n'échappons pas toujours à ses embûches malgré les meilleures intentions. Eh bien ! mon frère, dites-nous que son pouvoir fatal vous a soumis ; que vous avez été plus aveuglé que coupable, et, en adoucissant pour vous la rigueur des châtimens terrestres, nous tâcherons en même temps de sauver votre âme de la perdition.

Le gouverneur ne répondit pas.

— Avouez au moins que vous avez pris plaisir à entendre les maximes philosophiques et antichrétiennes dont le luthérianisme infeste l'Europe.

— Je ne sais pas ce que c'est que le luthérianisme, répondit le gouverneur ; je ne m'en suis jamais occupé.... Il faut en effet que Luther soit un grand homme pour qu'il bouleverse ainsi le monde.

A cette réponse hardie, l'assemblée tout entière frissonna de terreur, car elle avait vu jaillir un éclair sinistre des yeux du grand inquisiteur. Il fallait beaucoup moins que cela pour faire condamner un homme par l'inquisition.

— Le malheureux ! il blasphème !... s'écria Pierre Arbues ; et il se livra ajouta-t-il tout bas en lui-même.

Les deux autres inquisiteurs échangèrent un regard d'intelligence.

— Il est donc vrai, poursuivit Arbues, qu'on vous accuse avec raison de professer secrètement les maximes de l'ennemi de Dieu et d'être l'admirateur de Luther ?

— Comment puis-je admirer un homme que je ne connais pas, et suivre ses maximes ? répondit le gouverneur ; sont-elles donc meilleures que les miennes ? sa religion vaut-elle mieux que celle qui m'a été enseignée ? et d'ailleurs, qui m'accuse ? nommez-moi mon accusateur, afin que je puisse le confondre.

— La charité chrétienne ne le permet pas¹, répondit le président. Avouez, mon fils, avouez et repentez-vous, c'est le seul moyen de salut qui vous reste pour l'autre vie.

¹ L'inquisition ne nommait jamais les témoins, et par ce moyen elle encourageait la délation (Annales du saint office.)

— Je n'ai plus rien à dire, répondit le gouverneur; je n'ai plus qu'à prier Dieu, qui connaît mon innocence, de la dévoiler au grand jour et de convaincre mes juges.

Quel que soit l'ennemi qui m'accuse, continua-t-il, je jure à la face de Dieu qui me voit et m'entend, qu'il est un infâme et un calomniateur; je déclare que ma fille Dolores est un ange. Maudit soit donc celui qui oserait attenter à la pureté de sa vie!

Maintenant, ajouta-t-il, que la volonté de Dieu s'accomplisse sur elle et sur moi; j'ai confiance en celui qui protège les innocents!

Puis, on eut beau l'accabler de questions insidieuses et multipliées, Manuel Argoso garda un silence imperturbable: il fut impossible de le faire parler.



Je jure au nom de Jésus-Christ.

— Le malheureux! il le veut, dit Pierre Arbues d'un ton de commisération hypocrite.

Et, se tournant vers les hommes masqués qui se tenaient immobiles comme des spectres à la droite du tribunal, il étendit la main en avant en désignant du doigt le prévenu.

Un frisson glacial courut dans l'assemblée; bientôt il y régna un silence effrayant; nul souffle ne se fit plus entendre dans le vide sonore de cette salle immense; on eût dit que tous ces êtres vivants étaient devenus de marbre.

Seuls, les quatre hommes masqués semblèrent se détacher du sol comme des fantômes, glisser lentement et sans bruit sur le parquet; puis, arrivés auprès de l'accusé, ils le saisirent, l'enlevèrent presque dans leurs bras sans qu'il fit un seul mouvement, et disparurent avec lui par une porte latérale.



XXIII

LA CHAMBRE DU TOURMENT

Au milieu d'une vaste rotonde, dans un caveau profond, éclairé par deux pâles flambeaux, quatre hommes masqués entouraient un autre homme triste et faible qui se soutenait à peine, et dont la vue affaiblie lui rendait pénible et fatigante la lugubre clarté de ce lieu funèbre.

Un air humide et épais s'étendait comme un brouillard malsain dans ces régions souterraines d'où s'exhalait une odeur fétide et sépulcrale.

Dans cette espèce de grotte, tout autour des murailles inégales et lustrées par l'eau qui suintait à travers la pierre molle, on voyait, appendus, des instruments de torture; infernale invention de l'ascétique et farouche imagination des moines, et dont le seul aspect faisait frissonner.

C'étaient des chevalets, des brodequins de fer, des clous d'une dimension énorme, des cordes de toutes les grosseurs; puis, dans un coin, à côté d'un

chevalet, un brasier ardent qui dardait ses flammes rouges et bleues dans la profondeur de cet angle obscur.

C'était épouvantable à voir.

On descendait dans ce lieu infernal par une multitude de petits escaliers tortueux, dont les dalles humides étaient couvertes de moisissures, et où l'on glissait à chaque pas comme sur une vase gluante; mais les serviteurs de l'inquisition avaient, comme on dit, le *piéd marin*. Ils connaissaient les moindres détours de cet effroyable dédale où ils avaient conduit Manuel Argoso en quittant la salle du tribunal, et où nous les retrouvons maintenant avec le malheureux accusé, attendant la venue du grand inquisiteur¹.

L'ancien gouverneur de Séville s'était laissé guider ou plutôt porter, fermant les yeux pour ne pas voir le chemin qu'on lui faisait parcourir; mais les bourreaux s'étant arrêtés au milieu de la chambre du *tourment*, c'est ainsi qu'on nommait cet antre ténébreux, le prévenu rouvrit les yeux, promena autour de lui un regard inquiet, et, lorsqu'il n'aperçut plus que la figure voilée des hommes sinistres qui, dans cet enfer terrestre, remplissaient l'office de démons, et qu'on appelait les *tourmenteurs*, lorsqu'il eut compté l'un après l'autre les horribles instruments de tortures qui l'environnaient, son imagination affaiblie par le jeûne et l'emprisonnement devint la proie d'une hallucination bizarre. Dans sa foi de pieux chrétien, il crut avoir quitté le monde et être arrivé dans ce lieu terrible dont parle l'Évangile, où il y a des *pleurs* et des *grincements de dents*.

Doit-on s'étonner après cela que, dans des moments pareils et au milieu d'une semblable fantasmagorie, l'inquisition ait obtenu les abjurations et les aveux les plus étranges, les plus contraires au caractère des hommes dont elle faisait ses victimes?

Pierre Arbues arriva enfin suivi d'un second inquisiteur et du notaire apostolique.

L'accusé était debout, au milieu de la *chambre du tourment*.

À l'aspect de son juge, il revint au sentiment douloureux de la réalité; en levant les yeux vers le ciel, comme pour l'implorer, il s'aperçut qu'au-dessus de sa tête, dans la voûte, on avait fixé une forte poulie dans laquelle passait une solide corde de chanvre qui tombait jusqu'à ses pieds.

Involontairement il frissonna.

Les quatre hommes masqués se tenaient en silence auprès de lui.

Pierre Arbues et l'inquisiteur qui l'accompagnait s'assirent sur des sièges pour assister à cette lugubre scène, conformément au dix-huitième article du code de l'inquisition, qui voulait qu'un ou deux inquisiteurs, assistés du notaire apostolique, fussent toujours présents à la torture pour enregistrer les déclarations des prévenus.

Manuel Argoso, bien qu'il eût le courage des âmes fortes, ne put se défendre d'une terreur profonde. Il songeait à sa fille, qui peut-être aurait à subir les mêmes épreuves, et tout son courage l'abandonna.

S'il eût pu les lui épargner en avouant des crimes imaginaires, il n'eût pas hésité un seul moment; mais il savait bien qu'un pareil aveu la perdrait au lieu de la sauver. Il rappela donc à lui toute son énergie et se prépara à souffrir.

¹ La description de la chambre du tourment est faite d'après celle qu'on peut lire dans l'*Histoire de l'inquisition*.

Sur un signe du grand inquisiteur, les *tourmenteurs* dépouillèrent l'accusé de ses vêtements, et le laissèrent nu jusqu'à la chemise.

Alors Pierre Arbues s'avança vers lui :

— Mon fils, dit-il avec une douceur évangélique, mon fils, confessez vos crimes, et ne contristez pas notre âme en persévérant dans l'erreur et dans l'hérésie; épargnez-nous la douleur d'obéir aux lois justes et sévères de la très sainte inquisition en vous traitant avec toute la rigueur qu'elles réclament.

Manuel Argoso ne répondit pas, mais il jeta sur l'inquisiteur un regard fixe, froid, aigu, un regard qui défiait la torture.

— Avouez et confessez-vous, poursuivit Pierre Arbues avec une incroyable persistance, mais toujours d'une voix pleine d'onction et de mansuétude. Nous sommes vos pères en Dieu, et le seul désir de sauver votre âme nous guide. Allons, mon fils, un aveu sincère peut seul vous sauver dans l'autre vie, et vous épargner en celle-ci les justes vengeances de Dieu; confessez donc, confessez votre péché.

— Je ne puis avouer un crime qui n'existe pas, répondit le gouverneur.

— Mon fils, poursuivit le juge, je m'attriste de votre impénitence, et je supplie le Seigneur de toucher votre âme qui, sans la grâce, serait infailliblement perdue; car le démon la tient en sa puissance, et c'est lui qui vous inspire cette coupable obstination dans le mal. Priez avec moi, s'il est possible, pour que Dieu ait pitié de vous et vous envoie les lumières de son Esprit-Saint.

En même temps, Pierre Arbues s'agenouillant sur la terre à côté du patient, marmotta à voix basse une oraison inintelligible d'un air béat et attendri. Puis il fit, l'un après l'autre, plusieurs signes de croix rapides, se frappa humblement la poitrine, et resta quelques minutes le visage appuyé sur ses deux mains jointes.

En ce moment, le farouche inquisiteur de Séville n'était plus qu'un humble dominicain, priant et pleurant pour les péchés des autres.

Enfin il se releva.

— Malheureux esclave du démon! dit-il alors en s'adressant à l'accusé, Dieu a-t-il daigné exaucer mes humbles prières et dessiller vos yeux fermés aux clartés de notre sainte foi?

— Ma foi est toujours la même, répondit Argoso; elle n'a jamais varié un seul instant; telle que je l'ai reçue de mon père qui était un pieux chrétien, telle je l'emporterai dans la tombe.

— Dieu m'est témoin qu'il n'y a pas de ma faute, fit le juge en levant les yeux au ciel. Allez, poursuivit-il en regardant les tourmenteurs, qu'on lui applique la question de la corde...

À ces mots, l'accusé ferma les yeux; un sourd bourdonnement résonna dans ses oreilles; une sueur froide inonda ses membres et il frémit jusque dans ses entrailles.

Les tourmenteurs tirèrent à eux le câble qui pendait de la voûte.

— Vous continuerez la question jusqu'à ce que nous jugions convenable de la faire cesser, continua l'inquisiteur, et si pendant ce temps il survenait à l'accusé, soit une lésion, soit la fracture d'un membre, soit même la mort, je proteste devant tous que la faute doit en être imputée à lui seul...

Et maintenant, que la volonté de Dieu soit faite! ajouta-t-il en étendant la main vers les bourreaux.

Aussitôt les quatre hommes masqués s'emparèrent du malheureux gouverneur, et lui lièrent les mains derrière le dos avec un des bouts de la corde qui pendait au-dessus de sa tête; puis, saisissant l'autre bout, à l'aide de la poulie, ils enlevèrent le patient jusqu'à la hauteur de la voûte, et le laissèrent retomber brusquement à un demi-pied de distance du sol.

Le malheureux resta à moitié évanoui de cette terrible secousse.

Les tourmenteurs attendirent pendant quelques minutes qu'il fût revenu à lui, et aussitôt qu'il eut rouvert les yeux, ils recommencèrent cette cruelle ascension, et le laissèrent retomber aussi violemment que la première fois.

Ce supplice dura une heure¹.

Le malheureux gouverneur n'avait pas proféré une plainte; seulement, sa



Les tourmenteurs dépouillèrent l'accusé

poitrine haletante et suffoquée rendait un souffle rauque et pressé qui ressemblait au râle de l'agonie. Ses yeux ternes, vitreux comme ceux des mourants,

¹ J'emprunte encore à M. E. Quinet une partie de la note page 101. « Après l'avoir fait suspendre (le prévenu), on l'interrogera dans sa torture sur ledit fait seulement (sur le fait en question), en le maintenant suspendu plus ou moins longtemps, *ad arbitrio*, selon la qualité de la cause, la gravité des indices, la condition de la personne torturée et autres choses semblables que le juge devra considérer (et qu'il ne considérerait pas toujours, en Espagne du moins), afin que justice ait son effet, sans que personne soit indûment lésé. (*Manière de donner la corde*, etc., pages 286 et 287.) Si, dans la torture, le prévenu persiste dans la négative, on terminera l'examen (le tourment) comme il suit : MM. les inquisiteurs ne pouvant tirer de lui (de l'accusé) rien de plus, ordonneront que le prévenu soit légèrement descendu de la corde à laquelle il est suspendu, qu'on le délègue, qu'on remette les articulations du bras, qu'on le rhabille, qu'on le ramène à sa place après l'avoir

paraissaient n'avoir plus qu'à se fermer du dernier sommeil. La corde qui serait ses poignets était entrée si avant dans les chairs, que le sang du torturé ayant ruisselé par tout son corps, sa chemise, le seul vêtement qu'on lui eût laissé, était souillée d'une boue sanglante; car le sol était terreux et humide, et la question finie, le malheureux gouverneur, délivré de ses liens, était retombé à terre comme une masse inerte : ses os disloqués et ses muscles meurtris ne pouvaient plus le soutenir.

C'était un spectacle déchirant et horrible que cet homme fort, grand, robuste, encore dans la vigueur de l'âge, anéanti par une torture atroce, et supplicié avant d'avoir été jugé.

Que ne devait-on pas attendre d'une jurisprudence qui imposait aux prévenus de semblables épreuves!

Mais les inquisiteurs n'avaient pas d'entrailles : ils *regnaient* par la torture, ils se repaissaient d'agonie.

— Qu'on ramène cet homme dans sa prison, dit Pierre Arbues d'un air affligé; en voilà assez pour aujourd'hui; et se tournant vers l'inquisiteur conseiller :

— Mon frère, dit-il, n'oubliez pas cet infortuné dans vos prières.

Telle était la manière d'agir des inquisiteurs vis-à-vis de leurs victimes : ils voilaient l'abominable dureté de leur cœur sous les dehors hypocrites d'une piété profonde.

Deux sbires enlevèrent dans leurs bras le malheureux gouverneur.

Manuel Argos ne donnait plus aucun signe de vie.

XXIV

LES CACHOTS DE L'INQUISITION

Il était minuit.

Tout dormait à Séville, excepté peut-être les malheureux prisonniers plongés dans les cachots de l'inquisition.

Aux avenues de ce sombre édifice, appelé prison de la Foi, rien n'éclairait l'obscurité de la nuit. Un silence de mort y régnait; ces tombes qui enfermaient des vivants étaient trop profondes pour que les cris d'agonie des victimes pussent arriver au dehors.

Deux personnes s'avançaient à pas furtifs vers la prison : un religieux et une femme.

Il était suspendu dans la torture pendant une demi-heure à l'horloge de sable, et le notaire signera. (*Si terminera l'essame così...*)

Ce supplice, qui à Rome ne durait qu'une demi-heure, durait en Espagne plus d'une heure, suivant Llorente. (*Des supplices infligés par l'inquisition.*)

La nuit était si obscure et leurs vêtements si sombres, qu'un espion même n'eût pu les distinguer contre la muraille noircie qu'ils suivaient, en s'appuyant aux parois pour se guider dans l'obscurité.

Bientôt ils arrivèrent à la porte de la prison. Le religieux frappa un coup sec et sonore quoique léger, avec une clef qu'il tenait à la main; au même instant, la porte tourna lentement sur ses gonds comme par magie.

Le religieux et la femme furent introduits dans l'intérieur.

Nulle lumière n'éclaira leur passage, et dès qu'ils furent entrés, la porte se referma doucement sans crier sur ses gonds, soigneusement huilés à l'avance.

— Oh! j'ai peur, dit tout bas la compagne du religieux.

— Rassurez-vous, Dolores, répondit José; rassurez-vous; avec moi vous n'avez rien à craindre.

La jeune fille s'appuya sur le bras du dominicain pour se soutenir, car son cœur battait avec violence.

Le geôlier avait pendant ce temps allumé une lanterne sourde.

— Révérence, dit-il en s'adressant au religieux, où dois-je conduire Votre Paternité?

— Au cachot du gouverneur de Séville; va et marche devant nous.

Le geôlier hésita un instant; il savait avec quelle barbarie il serait traité par l'inquisition si elle venait à découvrir qu'il avait introduit une femme dans le cachot d'un prisonnier.

— Eh bien! dit José, tu hésites?

— Révérence!

Le favori du grand inquisiteur fit sans parler un signe impératif.

Le geôlier prit aussitôt les devants sans oser rien dire.

Le moine et la jeune fille le suivirent.

Avant d'arriver à la région souterraine où le saint office retenait ses victimes, ils descendirent par un escalier en colimaçon d'environ cinquante marches.

Une odeur nauséabonde, insupportable, s'exhalait de ces réduits infects. Le religieux et sa compagne se sentirent suffoqués et près de défaillir; la délicatesse de leurs organes leur rendait cette odeur intolérable. Cependant José, plus courageux, soutint dans ses bras Dolores, pâle et presque évanouie.

— Oh! s'écria la jeune fille avec angoisse en s'arrêtant sur la dernière marche de l'escalier, c'est donc là qu'habite mon père?...

— Courage, fit tout bas le dominicain, courage! vous en avez besoin.

A ce moment, une lourde porte de fer s'ouvrit péniblement, en laissant chapper au dehors une bouffée d'air si épais et si fétide, qu'il ressemblait à de la fumée.

— C'est ici, Révérence, dit le geôlier en remettant au jeune moine la lanterne sourde qu'il tenait à la main; entrez, mais au nom du ciel ne faites pas le bruit et ne restez pas longtemps.

— Éloigne-toi, dit impérieusement José en prenant la lanterne des mains du geôlier; je n'ai pas d'objections à écouter de toi.

Le geôlier obéit, et se recula dans un angle obscur du corridor souterrain.

Alors, à la clarté incertaine et vacillante de la lanterne, José chercha à gui-

der Dolores dans cette profonde obscurité. Ils passèrent le seuil de cette porte étroite et massive, et, après que leurs yeux se furent un peu habitués à la lumière douteuse qui les enveloppait, dans le fonds du cachot, large de dix pieds sur douze, sur une estrade qui en occupait à peu près la moitié, ils aperçurent un homme étendu et comme endormi.

Cet homme était l'ancien gouverneur de Séville.

Il était seul; les cinq autres prisonniers qui d'ordinaire habitaient ce réduit, assez large seulement pour trois personnes, étaient morts l'un après l'autre pendant ou après la torture.

Le malheureux Argoso, plus fort ou plus courageux, avait résisté aux terribles ascensions qu'il avait subies; quelques heures après avoir été rapporté dans son cachot, il était revenu à la vie et à la douleur. Au moment où sa fille entra dans son cachot, un léger sommeil l'avait soustrait au supplice d'habiter ce lieu immonde. Quelques vases de terre destinés à satisfaire les besoins naturels, et qu'on ne vidait que toutes les semaines, exhalaient autour de lui une odeur intolérable. Cet affreux réduit ne recevait de lumière que par une espèce de lucarne percée tout au haut du mur au niveau de la rue, et il était si humide, que la natte où dormait le prisonnier était entièrement pourrie et s'en allait en lambeaux. Lorsque la chambrée était complète, l'estrade se trouvant trop petite, les détenus les moins faibles dormaient sur la terre froide et fangeuse.

Tels étaient les lieux où l'inquisition enfermait ses victimes.

Dolores s'approcha doucement de l'estrade où dormait son père, et joignant les mains avec une expression de douleur navrante, elle le considéra pendant quelques instants; cependant elle ne pouvait voir son visage tourné du côté du mur et appuyé sur un de ses bras; il paraissait si calme qu'elle n'osa le réveiller.

Mais en s'approchant à son tour, José heurta une cruche de terre qui embarrassait son passage.

Au bruit qu'elle fit en tombant, le gouverneur releva la tête; il était si pâle et si changé, que sa fille seule pouvait le reconnaître.

— Mon père! s'écria Dolores avec un gémissement douloureux.

Elle se jeta en sanglotant sur son sein et, l'enlaçant de ses deux bras avec le sublime enthousiasme de la tendresse et de la douleur, elle le pressa contre sa poitrine.

Mais le malheureux père ne répondit pas à cette étreinte; malgré lui, une plainte déchirante s'échappa de ses lèvres; sa fille avait, en l'embrassant, réveillé les cuisantes douleurs de ses membres brisés.

— Qu'as-tu? oh! qu'as-tu donc? s'écria-t-elle en essayant de le soulever dans ses faibles bras.

— Rien, je n'ai rien, ma bien-aimée Dolores, dit-il en s'efforçant de sourire; oh! je suis heureux de te revoir!

¹ « Les cachots de l'inquisition étaient des souterrains profonds, de véritables tombes à plus de trente pieds sous terre. Dans chaque cachot, long de douze pieds et large de huit environ, se trouvait un lit de camp de quatre pieds de largeur sur douze de longueur. Chaque cachot contenait ordinairement six et souvent huit personnes, dont trois ou quatre, les plus robustes, couchaient sur le sol humide, et les autres sur le lit de camp. Un vase destiné à satisfaire les besoins naturels, et qui n'était vidé que tous les huit jours et quelquefois toutes les deux semaines, était dans un coin et achevait de vicier l'air déjà désoxygéné en grande partie par la respiration des infortunés condamnés à habiter ces lieux. (Histoire de l'inquisition.)

José devina tout : il fronça le sourcil en faisant un geste énergique d'indignation, et murmura à voix basse :

— Oh ! si j'avais su cela, mon Dieu !

Manuel Argoso faisait de vains efforts pour se relever ; ses bras, paralysés par la souffrance, ses os disloqués et ses muscles meurtris, demeuraient inertes et refusaient d'obéir aux efforts de sa volonté.

Sa fille, le seul être qu'il aimait au monde, sa fille qu'il avait cru ne jamais revoir, était là devant lui, dans sa prison, où elle était descendue comme par miracle, et il ne pouvait la presser avec amour contre son sein : il ne pouvait que balbutier des paroles sans suite, entrecoupées de sanglots et de larmes.

Cette mort extérieure qui le frappait vivant était une indicible torture. Ses



Au cachot du gouverneur

yeux seuls pouvaient se rassasier de contempler sa fille ; il la considérait en détail avec un amour passionné, avec la tendresse saintement puérile d'une mère, mais sans parler : des soupirs tumultueux gonflaient sa poitrine, son grand œil sombre, brillant et fiévreux dans son orbite profonde, se voilait de larmes, et ses lèvres tremblaient agitées de mouvements convulsifs.

— Oh ! tu es donc libre ! s'écria-t-il enfin avec une expression de joie si vraie et si triste, que le cœur de José vibra comme un métal sonore ; un frisson glacial passa dans sa chevelure, et, par un mouvement involontaire, il tomba aux genoux du gouverneur.

— Quel est ce moine ? demanda Manuel Argoso.

— Un ange, mon père, répondit Dolores ; un ange qui nous a réunis.

— Trop tard ! murmura sourdement le gouverneur.

— Pourquoi trop tard ? répliqua la jeune fille ; tu souffres, mais nous te sauverons.

Elle ne comprenait pas que, de cet homme robuste, l'Inquisition avait fait un cadavre.

José ne se contenait plus. Des larmes amères gonflaient son sein ; son indignation le tuait.

— Malheureuse enfant ! s'écria-t-il avec explosion, ne voyez-vous pas qu'ils ont brisé ses membres !

— Taisez-vous ! taisez-vous ! dit vivement le père.
Il n'était plus temps, Dolores avait tout compris.



Elle le couvrit de baisers.

Anéantie, brisée, elle se jeta à genoux devant l'estrade où était couché son malheureux père : elle souleva doucement ses membres meurtris, elle les couvrit de baisers et de larmes : il lui semblait qu'à force de tendresse elle allait rendre à son père la vie qu'on lui avait enlevée.

Mais enfin, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, et que le malheureux gouverneur, toujours immobile, ne vivait plus que par la douleur, elle se tourna avec colère vers le dominicain.

— Vous le saviez, dit-elle, et vous ne m'avez pas avertie !

— Si je l'avais su, répondit José, je ne vous aurais pas conduite ici ; j'ai été trompé comme vous, Dolores : on a appliqué la question immédiatement après l'interrogatoire, ce qui ne se fait presque jamais ; et vous savez qu'hier j'ai été forcé de m'absenter de Séville.

— O mon Dieu ! ils l'ont tué, murmura douloureusement la jeune fille.

Et couvrant les mains de son père de baisers convulsifs :

— Voyez, don José, il ne peut plus faire aucun mouvement, et ils l'ont abandonné ainsi, dans ce cachot infect, sans même panser ses blessures. O mon père ! comment avez-vous pu vivre ici ? Mais, c'est un tombeau que cette prison !

— Calme-toi, enfant, dit doucement le gouverneur, mes maux ne sont pas sans remède ; je guérirai, rassure-toi.

— Oui, vous guérirez, dit-elle avec résolution, car je resterai ici pour vous soigner.

Qui osera m'arracher d'auprès de lui ? s'écria la noble fille en jetant autour d'elle un regard sublime.

— Moi, répondit José, moi qui veux vous sauver tous deux.

— Vous m'avez déjà dit cela, fit-elle, et pourtant, voyez en quel état on l'a réduit. Vous me trompez tous, je n'écoute que moi, je veux rester ici !

— Dolores, dit le jeune moine, croyez-moi, ne cédez pas à cette exaltation inutile ; restez libre pour sauver votre père. On ne reprendra pas de sitôt l'instruction de son procès. Ignorez-vous qu'Estevan et Jean d'Avila s'occupent des moyens de l'arracher à l'inquisition ?

— M'ont-ils donc cherché des témoins ? demanda Manuel Argoso d'une voix faible.

A ce mot de témoins, la fille du gouverneur fit un retour sur elle-même, et se rappela un projet qui déjà l'avait occupée.

— Don José, dit-elle en se tournant vers le jeune dominicain, vous m'assurez que les blessures de mon père peuvent se guérir ?

José, qui avait quelques connaissances en chirurgie, palpa l'un après l'autre les membres du prisonnier.

— Je vous le jure, répondit-il, dans quelques jours votre père pourra marcher : ses articulations ont été remises.

— Eh bien, poursuivit Dolores en dissimulant sa pensée, de peur que José l'empêchât de la mettre à exécution, j'attendrai le retour de Jean d'Avila.

— Don Manuel, dit le jeune moine en s'adressant au gouverneur, ne vous hâtez pas de vous montrer guéri ; retardez autant que possible un second interrogatoire, laissez à vos amis le temps d'arriver... Dieu aura pitié de nous, continua-t-il avec une sombre exaltation, et le jour de la vengeance n'est pas loin !

— Je puis tout endurer maintenant, répondit le gouverneur, ma fille est libre : et vous ne nous trahirez pas ! ajouta-t-il en regardant José d'un air indéfinissable.

Manuel Argoso avait peur de cet homme qui portait la livrée de l'inquisition.

— Je lui dois la liberté, dit vivement Dolores, qui comprenait les craintes de son père, c'est lui qui m'a sauvée du déshonneur et de la mort ; espérez en lui... Et vous, don José, fit-elle avec douceur, pardonnez-moi mes injustices et mes révoltes ; oh ! je souffre tant, mon Dieu !

— Moi aussi j'ai souffert, répondit amèrement le jeune dominicain ; voilà pourquoi je m'intéresse à vous et je vous pardonne.

En cet instant, des pas retentirent dans l'étroit escalier qui conduisait aux cachots.

José cacha vivement sa lanterne sourde sous son manteau, et regardant le gouverneur et sa fille :

— Pas un mot, dit-il, attendez.

Un amer sentiment de douleur traversa le cœur de Manuel Argoso ; malgré la confiance de sa fille, il redoutait une trahison : toutefois il n'en témoigna rien.

Le bruit continua pendant quelques minutes. Ceux qui descendaient l'escalier passèrent devant la porte du cachot où le gouverneur était enfermé, puis ils s'éloignèrent de quelques pas ; la porte d'un cachot voisin s'ouvrit, se referma, l'on remonta l'escalier, et on n'entendit plus rien que des sanglots convulsifs que l'épaisseur des murs ne pouvait intercepter.

Les sbires du saint office venaient de terminer une expédition nocturne.

— Encore une victime ! dit amèrement José.

— Une femme ! ajouta Dolores en frissonnant ; je l'ai reconnue à la voix.

— Va-t'en, va-t'en ! s'écria le gouverneur, l'air de cette prison est contagieux ; reviens à la liberté, ma Dolores, nous nous reverrons ; va-t'en !

— Oui, nous nous reverrons, mon père ; car je reviendrai, dit la jeune fille en interrogeant José du regard.

— Pas ici, fit vivement le gouverneur ; pas ici, je te le défends ; fais tout ce que tu pourras pour me délivrer, mais, au nom du ciel, ne reviens pas ici.

— Venez, venez, dit José, il a raison ; on n'est jamais en sûreté dans les prisons du saint office.

— Pas encore, oh ! pas encore ! disait Dolores en s'attachant à son père, qu'elle ne pouvait plus quitter,

— Il le faut, poursuivit le jeune moine en usant presque de violence pour l'en détacher. Adieu, don Manuel, espérez ; vous avez des amis, ils vous sauveront.

A ce moment, le geôlier entr'ouvrit la porte du cachot et dit à José :

— Révérence, emmenez cette jeune fille, le vous en supplie ; elle n'est pas en sûreté ici, et moi je risque ma vie ; je vous en conjure, emmenez-la.

— Partons, dit résolument Dolores, je ne veux compromettre la vie de personne.

— Adieu, mon père, il ne faut pas faire retomber notre malheur sur autrui ; adieu et prenez confiance, ajouta-t-elle tout bas en l'embrassant une dernière fois.

Dolores et José sortirent ; la porte du cachot se referma sur le prisonnier.



UNE GRANDE FÊTE A SÉVILLE

C'était un jour de grand gala à Séville.

Les balcons étalaient leurs coquettes tentures de soie ou de beaux tapis de Grenade. On avait fait largesse au peuple ; depuis le lever du soleil, du vin de Pajarète coulait à grands flots de la fontaine de l'Esplanade.

Les Gitanos, les mendiants et les moines avaient fait une ample récolte ; car en Espagne, les jours de fête, le bon peuple espagnol était, comme on dit vulgairement, la *vache à lait* des moines et des Gitanos. Chacune de ces castes savait, à sa manière, exploiter sa crédulité ou sa bonhomie ; les religieux, au moyen des reliques à baiser, les autres en disant la bonne aventure et en donnant des talismans aux jeunes filles : toutes choses importantes qui ne restaient jamais sans salaire.

L'imagination du peuple, cette folle et vive magicienne si ardente dans ces climats brûlants, n'a jamais fait défaut aux exploitateurs, et les exploitateurs n'y ont pas manqué.

Pourquoi ne s'est-il pas trouvé des hommes graves, animés du saint amour de l'humanité, qui aient su, tournant à bien ce penchant au merveilleux, poétiser pour ainsi dire la philosophie, rendre la raison et la vérité prestigieuses à force de faire leur vêtement de poésie gracieux et sublime, et enfin obtenir dans le bien ce que le fanatisme avait obtenu dans le mal, dominer les masses afin de les rendre heureuses, comme il régnait sur elles pour leur éternel malheur ?

Ce jour viendra sans doute ; la lutte est commencée ; le génie de l'avenir étend déjà ses ailes sur l'Espagne. Puisse-t-il, comme l'Esprit-Saint de Milton, féconder ce vaste abîme si longtemps insondable, et de ce profond chaos de passions et de pensées diverses faire jaillir l'éternelle lumière !

Mais revenons à Séville.

C'était, avons-nous dit, un jour de fête extraordinaire. La belle cité andalouse avait avec bonheur déposé pour un jour le deuil qui la voilait habituellement. Bien des cœurs saignaient sans doute, de profonds chagrins ou d'amers ressentiments vivaient dans l'âme des Andalous ; cependant, ces fils insoucieux de la plus belle contrée de l'univers, ces enfants du plaisir qui sont plus artistes et plus poètes sans le savoir que les plus grands écrivains et les chanteurs les plus célèbres, étaient retournés follement à leur *Cana* chérie, à leur voluptueux fandango. L'inquisition était oubliée, les morts oubliés, les sbires oubliés, la terreur oubliée ; les Sévillans, redevenus musiciens, poètes et amoureux, chantaient et dansaient avec délire ; ils ne vivaient plus que du moment présent, et, chose étrange, cette fête, objet d'un si vif enthousiasme, était une fête en l'honneur de l'inquisition.

La noble cité de Séville célébrait l'arrivée dans ses murs du duc de Médina-Cœli, grand porte-étendard de la foi¹, venu pour tenir sa place dans un auto-da-fé royal qui devait y avoir lieu pour célébrer un de ces innombrables *petits triomphes* de Charles-Quint, qui en avait eu de si grands contre le protestantisme d'Allemagne : triomphes le plus souvent suivis de défaites, mélange de bien et de mal, d'alliances et de défections qui, depuis la ligue de Smalkalde², tinrent si longtemps l'Europe en suspens, et firent douter lequel serait vainqueur, de Rome ou de Luther : triomphes qui servirent tant de fois de prétexte à l'Église romaine pour multiplier les bûchers.

La nuit était venue, belle et étoilée comme toujours. L'air vif et parfumé, l'excitation de la danse et le vin de la fontaine avaient amené un surcroît d'exaltation parmi le peuple de Séville. Jamais la *Jacara* n'avait été dansée d'aussi bon cœur, ni la *Cana* chantée avec un plus voluptueux abandon. Il est vrai que le duc de Médina-Cœli, qui payait la fête de ses deniers, s'était montré un grand et généreux seigneur ; il avait largement fourni de quoi boire aux hidalgos, aux mauresques et aux truands de la cité.

Mais, pendant que le peuple se réjouissait dans les rues, il fallait bien que les seigneurs et les grands d'Espagne eussent leur part de cette fête nationale.

¹ La maison de Médina-Cœli, une des plus illustres de l'Espagne, jouissait encore en 1820 du haut privilège de garder et de porter l'étendard de la foi dans les grands auto-da-fé et autres solennités de l'inquisition.

² En 1530, le 28 décembre, les princes allemands qui avaient adopté les doctrines de Luther ayant appris que les princes catholiques de l'Empire avaient formé, pour le soutien de la religion établie, une ligue à la tête de laquelle se trouvait l'empereur lui-même, s'assemblèrent en toute hâte à Smalkalde, et y conclurent une ligue offensive et défensive contre tout agresseur. D'après cette ligue, tous les États protestants de l'Empire ne devaient former qu'un seul corps. (W. Meiners, *Histoire de la Réformation*, chap. iv.)

Les nobles hidalgos de Séville *bien pensants* (c'est-à-dire les serviteurs de l'inquisition) s'amusaient donc de leur côté dans les splendides salons du comte et duc de Mondejar, gendre et neveu du puissant et excellentissime duc de Médina-Cœli.

A la suite d'un banquet somptueux qui avait eu lieu chez le comte de Mondejar, les convives, réunis dans un des magnifiques salons de l'hôtel, discouraient, assis sur de larges divans de soie qui rappelaient le luxe oriental des rois de Séville, en fumant de délicieux *cigaritos*, luxe qui, à cette époque, n'était encore permis qu'aux rois et aux très grands seigneurs¹.

Des lustres nombreux de cristal de roche suspendus au plafond jetaient dans la salle une clarté flamboyante qui ruisselait, en ondulations vagabondes, sur les vêtements de soie de ces nobles seigneurs.

Nulle femme n'avait été admise à cette soirée, qu'on aurait pu désigner sous le nom de *club catholique et inquisitorial*, et dont le comte de Mondejar était le président, sauf toutefois les rares instants où son illustrissime beau-père daignait honorer de sa présence cette sainte réunion.

— Savez-vous, don Rodriguez, que voilà encore un triomphe remporté par le catholicisme sur les protestants d'Allemagne, dû à la politique admirable de notre bien-aimé souverain don Carlos cinquième ?

Ces paroles, prononcées avec toute l'emphase castillane par un jeune seigneur favori du duc de Mondejar, et que déjà l'on désignait comme son gendre, s'adressaient à un vieillard dont les habits malpropres et sans grâce contrastaient d'une façon singulière avec l'élégance recherchée, quoique sévère, des seigneurs qui composaient l'assemblée.

Toutefois, malgré la misérable et sordide apparence de ses vêtements, cet homme avait une grande aisance de manières, et ce désordre extérieur paraissait être bien plutôt l'effet de la négligence ou d'un cynisme superbe, que celui de la misère.

Sa physionomie rude et hautaine décelait le génie, tandis que les lignes horizontales qui coupaient son front vaste, jointes à un froncement de sourcils particulier, trahissaient des habitudes méditatives entées sur des passions tumultueuses et même désordonnées.

Ce visage devait avoir subi la même transformation que celui de Socrate l'âme, en se modifiant, l'avait assujéti à cette métamorphose, et si le regard ardent et un peu oblique de cet homme témoignait qu'il était en proie à un enthousiasme habituel, les contours arrêtés de ses traits, la fine ironie de ses lèvres et la sévérité de son front annonçaient que sa pensée lucide et profonde n'avait rien de cette instabilité qui caractérise les insensés, mais qu'il y avait au contraire en lui un droit et complet développement des facultés intellectuelles.

Il se tourna lentement vers le jeune homme qui lui avait adressé la parole, et le regarda sans répondre.

— Voilà que nous aurons un mois de fêtes et de réjouissances publiques, continua le jeune seigneur, sans compte l'auto-da-fé royal, qui sera certainement d'un grand effet, si le programme tient sa promesse.

— Soyez tranquille, il n'y manquera rien, répondit le vieillard d'un ton que son interlocuteur prit pour une approbation, mais qui était rempli d'amertume et d'ironie.

¹ Le premier tabac introduit en Espagne fut envoyé de Tabasco par Fernand Cortés à Charles-Quint, en 1519.

— Rien, en effet, poursuivit le jeune homme, qui s'appelait don Carlos ; car on assure que le grand inquisiteur a réservé pour cette solennité don Manuel Argoso, l'ancien gouverneur de Séville.

— Un vrai chrétien, dit gravement le vieillard.

— Hum ! fit don Carlos, il était l'ami bien intime de don Estevan de Vargas, et don Estevan de Vargas s'est toujours donné des airs de philosophie. Il sent le fagot d'une lieue ; convenez-en, don Rodriguez de Valero.

— Don Estevan est un noble cœur, répondit don Rodriguez, mais il a des ennemis... Il n'a jamais voulu servir dans la milice du Christ.

Et vous, don Carlos, continua-t-il d'un ton légèrement sarcastique, êtes-vous enfin parvenu à vous faire donner le *santo* ?

— Pas encore, répondit tristement le futur gendre du duc de Mondejar ; mais j'espère en glisser ce soir un mot à Son Excellence monseigneur le grand porteur d'étendard.

— L'occasion est belle vraiment ; je vous conseille de ne pas la laisser échapper.

— Comment, don Carlos ! vous voulez devenir familier ? s'écria un jeune seigneur aragonais, venu pour la première fois dans cette illustrissime assemblée.

— Sans doute, don Ximenès ; oserais-je sans cela prétendre à la main de dona Isabelle, la fille du duc de Mondejar ?

— Triste rôle pour un chevalier castillan ! fit l'Aragonais en secouant la tête.

— Beau rôle au contraire ! dit Valero d'une voix stridente ; beau rôle, don Ximenès ! Être familier de l'inquisition... c'est être à cheval sur la roue de la fortune. Porter sous son vêtement les insignes de cet ordre, c'est avoir son passeport pour les postes les plus importants du royaume ; avec cela on arrive à tout ! Quelles maisons en Espagne, dites-moi, réunissent plus de charges, de richesses et d'honneurs que les maisons de Médina-Cœli et de Mondejar ? Croyez-vous que si don Manuel Argoso et don Estevan de Vargas eussent appartenu au saint office, ils seraient aujourd'hui, l'un sur le point d'être brûlé vif, l'autre errant par monts et par vaux ? et que si le confesseur de la belle Dolores se fût appelé don Pedro Arbues, ou simplement don José, cette charmante hérétique serait, à l'heure qu'il est, pauvre et vagabonde comme une Gitana, n'ayant pas même une pierre pour oreiller ?

— Chut ! fit don Ximenès ; vous vous perdez, seigneur Valero.

— Soyez tranquille, ils me prennent pour un insensé.

En effet, les autres seigneurs qui composaient cette réunion, occupés de riens très graves concernant les affaires de la religion, ne prêtaient nulle attention aux discours de Rodriguez de Valero, dont ils ne s'inquiétaient aucunement, car ils ne comprenaient pas sa profonde sagesse.

— Croyez-moi, seigneur, poursuivit le vieillard, aujourd'hui, en Espagne, il n'y a plus qu'une sorte d'honneur : appartenir au maître, et, vous le savez, le maître c'est l'inquisition...

Naguère, continua-t-il en s'animant par degrés, naguère, pour mériter le surnom de preux chevalier, il fallait savoir rompre une lance et dompter un cheval fougueux. On était réputé loyal et bon serviteur du roi, lorsqu'on avait combattu les Maures sur les champs de bataille. Il y avait de la gloire alors !... Aujourd'hui messeigneurs, il n'y a plus de Maures à combattre, il n'y a que des Maures à dénoncer ! Il n'y a plus de reine noble et belle qui vous récompensait d'un sourire au retour du combat en vous donnant sa blanche

main à baiser, il y a des moines qui vous bénissent d'une main crasseuse quand vous avez perdu un fidèle serviteur du roi... Naguère, après un jour de bataille, les escadrons se formaient en cercle, et un héraut d'armes proclamait par trois fois le nom de ceux qui avaient bien combattu, et par six fois le nom de ceux qui étaient morts les armes à la main. Aujourd'hui, le nom des serviteurs du saint office n'est prononcé par personne; les serviteurs du saint office n'ont pas même le droit d'étaler leur infamie.

— Don Rodriguez ! s'écria le jeune Aragonais effrayé des paroles qu'il venait d'entendre, sur mon âme ! je ne donnerais pas, à l'heure qu'il est, un maravedis de votre tête.

— Don Rodriguez de Valero a une audace et un bonheur insolents, ajouta don Carlos; on lui laisse dire tout ce qu'il veut.

— C'est fâcheux, n'est-ce pas, don Carlos ? répliqua le vieillard avec plus d'amertume; car si je ne m'appelais pas don Rodriguez de Valero, en rapportant seulement à Pierre Arbues le quart de ce que vous venez d'entendre vous seriez assuré d'obtenir la main de dona Isabelle, et vous seriez inscrit, sans autre information, parmi cette horde de démons qu'on appelle les soldats du Christ¹. Malheureusement, je ne vaudrais pas même la peine d'une dénonciation, et vous perdriez votre temps à cela.

En achevant ces mots, le vieillard quitta brusquement l'assemblée.

Don Carlos rougit jusqu'au front et demeura les yeux baissés.

A ce moment, le grand inquisiteur entra dans la salle accompagné du duc de Médina-Cœli.

Le duc était un petit vieillard rachitique, au teint maladif et jaunâtre. Son regard un peu fauve trahissait des mœurs ascétiques; il avait la démarche inégale, la voix rauque et trop forte pour un si chétif individu, ce qui produisait un effet assez bizarre. Lorsqu'il parlait, on croyait entendre la voix d'un ventriloque, tant cet organe démesurément développé était en désharmonie avec l'extérieur du duc.

Le grand seigneur et le prêtre saluèrent l'assemblée; puis, le duc s'adressant à don Carlos :

— Jeune homme, dit-il, mon gendre m'a parlé d'un désir exprimé par vous; j'en ai dit un mot à Son Eminence, qui, je l'espère, ne vous refusera pas cette faveur.

— Seigneur don Carlos, ajouta Pierre Arbues, j'aime à voir votre zèle pour le service de Dieu.

— Allons donc, ne soyez pas si timide, reprit le duc; Son Eminence connaît votre mérite; elle sait combien votre sang est pur².

¹ Le plus sûr moyen d'obtenir l'honneur de compter parmi les familiers du saint office, était de dénoncer quelque personnage marquant; car les pauvres, ceux qui n'avaient rien à perdre, n'avaient rien à redouter de l'inquisition. Ce fait, constaté par tous les ouvrages qui ont été écrits sur l'inquisition, prouve que ce n'était pas la gloire de Dieu ni le triomphe de la foi qui importaient aux inquisiteurs. Les inquisiteurs ne cherchaient qu'à s'enrichir des dépouilles des victimes, à acquérir de la puissance en amassant des richesses.

² Par un calcul assez juste, l'inquisition tenait à avoir pour familiers des hommes de sang noble et de vieux chrétiens. Par ce moyen, elle s'assurait le respect du peuple assez porté, en ces temps-là, à croire noble et grand ce que faisaient les nobles seigneurs, ne comprenant pas qu'un gentilhomme pût faire une action basse et infâme; pour être admis à l'honneur de compter dans la milice du Christ, il fallait au moins justifier de la pureté du sang, c'est-à-dire prouver que l'on ne descendait ni de Juif, ni de Maure, ni de parents qui eussent été condamnés ou pénitencés par la très sainte inquisition (règlement sacré des conditions essentielles pour pouvoir faire



Le supplice de l'eau.

Don Carlos ne répondit pas. Ce jeune seigneur qui, deux jours auparavant, aurait donné tout au monde pour devenir familier du saint office, titre que le duc de Mondejar exigeait de lui pour lui accorder la main de sa fille, avait honte en ce moment d'en avoir fait la demande.

Le duc de Médina-Cœli ne comprenait rien à son hésitation, et, se méprenant sur les véritables sentiments du jeune homme, il se tourna vers le grand inquisiteur :

— Monseigneur, dit-il, ce jeune chevalier sera un chaud défenseur de notre très sainte religion.

Pierre Arbues présenta sa main à baiser à don Carlos, et lui dit d'un ton mielleux :



Monseigneur... dit Dolores.

— Demain, après la grand'messe, trouvez-vous à la cathédrale pour recevoir *et santo* de ma propre main.

Don Carlos s'inclina sans répondre.

En cet instant, un huissier, soulevant une des portières de velours cramoiisé qui masquaient l'entrée de la salle, annonça à haute voix :

— Dona Dolores Argoso y Cevallos.

L'inquisiteur tressaillit, et avisant un cabinet ouvert, contigu à la pièce où il se trouvait, il y entraîna le duc de Médina-Cœli.

partie de la misère du Christ. Ce même règlement dispensait les femmes qui voulaient servir la sainte inquisition, d'établir la pureté de leur sang, « considérant les grands services qu'elles pouvaient rendre à la cause de Dieu. »

A ce moment, Dolores entra dans la salle.

A l'aspect de tant de monde, la jeune fille s'arrêta confuse, cherchant du regard le maître de la maison.

Le duc de Mondejar s'était pourtant levé à son nom ; mais, en voyant l'inquisiteur disparaître avec le duc de Médina-Cœli, il redouta si fort d'offenser Pierre Arbues, qu'à peine il se sentit la force de faire un pas vers la fille de son ancien ami ; il resta cloué debout à sa place, balbutiant par habitude quelques formules de politesse.

Dolores s'avança vers lui d'un air noble et touchant.

Un murmure d'admiration circula dans l'assemblée, malgré la terreur qu'on avait d'un hérétique, tant était grand le prestige de cette beauté surhumaine unie à la dignité de l'âme.

— Monseigneur, dit Dolores en voyant le duc de Mondejar pâlir et trembler à son approche, la présence d'une fugitive est-elle donc si fatale chez vous, qu'elle doive changer en tristesse la joie qui anime cette noble assemblée ?

Le duc lui indiqua un siège sans répondre, un de ces tabourets sculptés, si riches et si durs, meubles déjà antiques qui appartenaient au moyen âge, conservés dans les familles comme une tradition.

Après qu'elle fut assise, la fille du gouverneur demeura quelques instants sans parler. Le duc gardait également le silence, un silence contraint et embarrassé.

Malgré son courage, Dolores se sentit prise de cette timidité de jeune fille qui, si elle n'est encouragée, dégénère en une véritable souffrance. Son front se couvrit d'une rougeur brûlante ; elle entendit son cœur battre à coups précipités dans sa poitrine, et ses lèvres frémissantes refusèrent d'articuler un seul mot.

Les témoins de cette scène attendaient dans une anxiété croissante.

En voyant Dolores en cet état, le comte de Mondejar se sentit ému d'une grande compassion pour cette jeune et belle créature, naguère si brillante, maintenant si pauvre, si abandonnée, et qui se présentait à lui sous l'humble livrée d'une fille du peuple. Mais le grand inquisiteur et le duc de Médina-Cœli pouvaient, du cabinet où ils étaient entrés, voir et entendre ce qui allait se passer. La fortune, la vie d'un seigneur espagnol dépendaient entièrement de l'inquisition, et le duc de Mondejar avait cette terreur profonde qui, il faut bien le dire, dénaturait le caractère national naturellement si noble, si chevaleresque, si dévoué !

Dolores examina pendant quelques instants la physionomie du duc, et elle ne se méprit pas à cette froideur glaciale, à ce masque de bronze qui refusait de trahir les sensations de l'âme.

— Mon père est perdu ! pensa-t-elle...

Toutefois, résolue à tout braver, elle retrouva par un grand effort de volonté son énergie accoutumée, et se levant de son siège avec une noblesse et une modestie pleines de séductions :

— Monseigneur, dit-elle en s'adressant au duc de Mondejar, je vois combien ma présence vous est pénible, et je ne saurais vous en vouloir, car je sais aussi combien elle est dangereuse. Le malheur est si contagieux !... Mais il ne sera pas dit que j'aie reculé devant l'accomplissement d'un devoir. Mon père gémit dans les cachots de l'inquisition ; mon père, calomnié sans doute, ajouta-t-elle en rougissant, car elle ne voulait pas dévoiler le vrai motif de sa dis-

grâce, mon père sera condamné comme un coupable si ses amis ne lui viennent en aide.

Vous l'avez aimé, monseigneur, poursuivit-elle, et mieux qu'un autre vous connaissez la pureté de sa foi. Soyez son témoin dans cette malheureuse cause ; que le témoignage d'un des plus purs chrétiens d'Espagne confonde la calomnie et l'imposture : rendez un père à sa fille... O monseigneur ! rendez-moi mon père, et je vous bénirai !

— Quand je le voudrais, un témoin ne suffit pas, répondit le duc de Mondejar très embarrassé de l'effet de cette réponse sur les hôtes du cabinet.

Alors Dolores, se tournant vers l'assemblée avec un mouvement plein de douceur et de grâce :

— Messeigneurs, dit-elle d'une voix suppliante et pleine de larmes, messeigneurs, vous avez tous connu mon père !

Un silence de mort répondit seul à cet appel.

Dolores joignit ses mains crispées, et leva vers le ciel un regard désespéré.

A ce moment, Rodriguez de Valero rentrait dans la salle ; il avait entendu tout ce qui venait de se passer.

D'un air fier et grave, il s'avança vers la jeune fille, et la saluant avec courtoisie :

— Senora, dit-il, je serai le témoin de votre père.

— Oh ! merci, fit-elle en joignant les mains.

A ce moment, un rire glacial, strident, métallique, un rire qui ressemblait à une cloche d'agonie, partit du cabinet où l'inquisiteur s'était réfugié ; puis, soulevant la portière et se laissant voir à l'assemblée, pâle et muette d'épouvante :

— Rodriguez de Valero, dit Pierre Arbues en continuant son effroyable rire, Rodriguez de Valero, on ne reçoit pas le témoignage des fous.

A l'aspect de l'inquisiteur, Dolores poussa un grand cri et s'évanouit.

Le duc de Mondejar, pâle et atterré, ne savait plus quelle contenance tenir. Pierre Arbues le regarda d'une manière particulière. Le duc sembla se rassurer ; il sonna, deux valets accoururent.

— Qu'on transporte cette jeune fille chez elle dans ma litière, dit-il à haute voix.

Les valets obéirent ; ils emportèrent dans leurs bras la fille du gouverneur toujours privée de sentiment.

Le duc sortit par une autre porte.

Au bout de quelques minutes il rentra. Son visage rayonnait.

— Duc de Mondejar, lui dit l'inquisiteur à demi voix, quand Dieu appellera à lui le duc de Médina-Cœli, vous lui succéderez dans sa charge de grand porte-étendard.

— Monseigneur, dit Valero qui s'était approché, Dieu me garde d'aller en paradis si Votre Eminence y conserve sa dignité de grand inquisiteur.